lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

De Hollywood à Hassi Messaoud

Par Kader Bakou

Beaucoup de films et de superproductions hollywoodiens ont été tournés au Canada. *Godzilla* n'a pas été tourné à New York, théâtre de l'histoire, mais à Vancouver. La ville de Montréal a accueilli plusieurs productions américaines, comme *X-Men* : *Jours d'un avenir passé*, *Arrête-moi si tu peux* (*Catch me if you can*) de Steven Spielberg, ou *The Terminal* avec Tom Hanks.

On appelle Les runaways productions ces films américains tournés au Canada.

A travers ces «délocalisations» des lieux de tournage, le but des majors d'Hollywood est d'abord d'économiser de l'argent. Les villes du Canada et des Etats-Unis se ressemblent. Ainsi, même si le tournage a eu lieu à Montréal, Vancouver ou Toronto, le film peut montrer une histoire se déroulant à New York, Chicago ou Los Angeles. Les producteurs américains sont également attirés au Canada, parce qu'ils y a moins de taxes à payer et aussi par la faiblesse du dollar canadien par rapport à l'américain. Au Canada, les producteurs américains économisent entre 20 et 30 % sur le coût global de production. Les deux parties sont gagnantes. Les villes canadiennes récoltent les fruits des milliards de dollars dépensés par les Américains venus tourner leurs films au pays de l'érable. Ceci, sans parler des créations d'emplois.

Par sa proximité géographique et l'architecture «coloniale» de ses villes, l'Algérie aurait pu être pour le cinéma européen ce que le Canada est pour les majors hollywoodiens.

Les fameux westerns italiens de Sergio Leone et autres n'ont pas été tournés dans le désert du Texas. Ils ont été tournés sur un petit bout de terre (le prolongement des plages) à Almeria, au sud de l'Espagne. Le Sahara algérien avec ses grandioses paysages aurait pu servir de décor grandeur nature à des films comme *Pour une poignée de dollars*, *Le Bon, la Brute et le Truand* ou *Il était une fois dans l'Ouest*.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

RENTRÉE LITTÉRAIRE DU MALI

Afrique : la nécessité d'une rupture

La Rentrée littéraire du Mali s'est ouverte au Musée national de Bamako qui a abrité la conférence inaugurale portant sur le thème «Oser réinventer l'avenir», slogan de la manifestation tiré du discours de Thomas Sankara à l'ONU.

Cette table ronde modérée par l'éditrice algérienne Samia Zenadi (Apic) a vu intervenir la psychanalyste et essayiste Alice Cherki, l'éditeur kényan Firoze Manji et l'écrivain et économiste sénégalais Felwin Sarr. Le présent et le devenir de l'Afrique ont été au centre de cette rencontre qui inaugure la 5e édition de la Rentrée littéraire du Mali (24-27 février). Pour Alice Cherki, l'individu doit être la pierre angulaire de cette problématique, et notamment les générations des descendants de colonisés, rongées par le désarroi et les conséquences du passé. Selon l'intervenante, ces millions de jeunes sont tiraillés entre l'héritage des anciens et la quête d'une «origine supérieure» qui mène généralement aux intégrismes.

Alice Cherki estime que l'avenir du continent dépend d'abord d'un retour à un «commun», non pas en tant que repli identitaire figé mais en tant qu'ensemble de particularités formant une harmonie globale. Citant souvent Franz Fanon dont elle était la collaboratrice à l'hôpital psychiatrique de Blida, la conférencière souligne la nécessité d'une réponse originale au capitalisme néolibéral, laquelle remplacerait «la hiérarchisation de l'universalité humaniste par une réinterprétation transversale», et de mettre en garde contre l'enfermement identitaire car, selon elle, «l'identité est mouvante et elle devient une richesse lorsqu'on la transforme en identification, sans honte ni gloire». Pour ce qui est des récentes révoltes «radicales» en Afrique mais aussi en Occident, Mme Cherki s'interroge : «Cela suffit-il pour faires des sujets (individus, ndlr) politiques ?» ; une question ouverte à laquelle l'essayiste

tente d'esquisser des propositions dont la plus importante est que «pour réinventer l'avenir, il est essentiel de créer un nouveau modèle politique, un nouveau lien social». Pour sa part, l'éditeur alternatif et essayiste kényan Firoze Manji souligne la nécessité de réintroduire auprès des jeunes générations l'histoire des «pères fondateurs», ces figures qui au début de la deuxième moitié du XXe siècle ont tenté de réinventer l'Afrique, notamment le capitaine Thomas Sankara et le leader panafricain Amilcar Cabral. Pour lui, la succession des aliénations dictées par les uns et les autres a fini par brouiller la vision d'un avenir strictement africain. «Dans le passé, les missionnaires nous ont séduits avec l'idée de la terre promise. Ils avaient la Bible et nous avions la terre. Ils nous ont appris à prier les yeux fermés et lorsque nous les avons ouverts, nous avions la Bible et eux avaient la terre !» Par la suite, les mouvements nationalistes ont amené la promesse d'un monde meilleur, mais en arrachant les indépendances et en s'arrachant le pouvoir, ils ont oublié de faire profiter les populations des bienfaits de cette libération nationale.

Firoze Manji estime que la réinvention de l'avenir ne peut se faire sans la refondation des structures de l'Etat, lequel a depuis les indépendances «envahi tous les secteurs, interdit ou marginalisé les organisations autonomes». Certes, il y a eu, selon lui, quelques progrès notables réalisés par certains leaders mais aussitôt détruits dans les années 1980 avec la montée du néolibéralisme qui apporte, lui aussi, la séduction d'une terre promise. Manji rappelle la corruption des élites africaines par la Banque mondiale et autres FMI, faux synonymes de développement, lequel a fini par rendre les élites encore plus riches et les populations encore plus pauvres ; «les acquis de l'indépendance furent ainsi renversés, et s'ensuivirent alors les pillages et spoliation des richesses africaines». Ce processus, déclare-t-il, induit également «la suppression des libertés fondamentales et la politisation de l'ethnicité» tandis que l'économie, amputée du volet productif, se résume à l'exportation des produits de base destinée à payer «la dette odieuse» : «L'économie rentière consiste en la monopolisation parasitaire des richesses sans le moindre bénéfice pour la société.» Et c'est ainsi que la terre promise change encore de visage pour devenir synonyme d'investissements étrangers. Pourtant, rappelle-t-il, l'Afrique dispose d'un certain nombre d'exemples concrets à même d'inspirer une construction de l'avenir à partir des données d'aujourd'hui. «Les réalisations de Thomas Sankara en seulement quatre ans au Burkina Faso a littéralement transformé le pays (autosuffisance alimentaire, alphabétisation massive, refus des aides internationales, refus de payer la dette, interruption des exportations et essor de l'industrie du textile, etc.).

Mais avec son assassinat en 1987, les acquis sont encore renversés et revient alors l'hégémonie du capitalisme néolibéral.» Or, affirme-t-il, ce renversement est dû en partie aux lacunes de la politique de Sankara qui, malgré ses ruptures économiques et sociales avec l'impérialisme, a gardé les structures de l'Etat colonial quand il fallait les supprimer radicalement. Parmi elles, la monopolisation de la force armée par l'Etat, celle-là même qui a permis à Blaise Compaoré d'assassiner Sankara et de prendre le pouvoir. Cette nécessité de rupture politique a, par contre, été comprise par Amilcar Cabral qui prônait la destruction totale des structures héritées du colonialisme et le refus des «libertés sous licence» définies par les anciens occupants. Firoze Manji estime donc que l'avenir dépend du courage de contester la légitimité du capital et de ses vassaux locaux et recréer la liberté au-delà des cloisons imposées par les puissants. Enfin, l'écrivain et économiste sénégalais Felwin Sarr nuance l'optimisme actuel quant à la hausse du taux de croissance en Afrique, laquelle lui semble déjà définir cet avenir qu'il faut pourtant réinventer. Il prône également une certaine distance avec les pères fondateurs. Selon lui, «il faut changer le débat avec une radicalité absolue, se débarrasser d'un imaginaire infesté et accéder à une totale souveraineté intellectuelle». Felwin Sarr ne nie pas pour autant l'importance de l'héritage politique africain mais il le recommande «sans testament ni guide». Cet économiste atypique prône un règlement des questions économiques autour de la dignité humaine, sans la surenchère imposée par les concepts importés de «la réussite et de l'économicisme» : «Cela ne m'intéresse pas d'avoir le taux de croissance le plus élevé alors que l'autonomie intellectuelle et l'épanouissement individuel sont relégués au dernier plan. » Il est indispensable, selon l'intervenant, de créer «une proposition civilisationnelle qui transcende les modèles déjà connus et une critique radicale des imaginaires collectifs... Il faut tout repenser, poser d'autres épistémès, inverser l'échelle des valeurs et se projeter dans un monde radicalement dissemblable au présent». Les problématiques africaines, qu'elles soient culturelles, politiques, sociales ou économiques, seront au centre des débats et conférences de cette 4e Rentrée littéraire du Mali qui s'achèvera ce samedi avec la remise des prix créés par le Fonds littéraire malien, organisateur de l'événement.

Sarah H.

LE QOUNTA, CAPITALE DE LA CULTURE AMAZIGHE

Un oubli... capital

Au fait, les pouvoirs publics ont-ils sélectionné une cité pour abriter la culture amazighe ? Y ont-ils simplement pensé ? C'est sûr. Le fédéral belge pour une omission pareille aurait été démissionné et obligé de s'expliquer devant la nation. Récit d'un oubli... capital que Bruxelles n'aurait jamais imaginé. Affaire de configuration cérébrale... «Tlemcen, capitale de la culture islamique» c'est fait. C'est réglé. C'est réalisé. «Constantine, capitale de la culture arabe», c'est en marche, bon an, mal an, cahin-caha, avec des hauts et des bas, comme Tlemcen, du reste. Enfin, des choses de l'identité nationale, composentes de la personnalité algérienne ont été célébrées. Pourtant, cela risque de tourner au vinaigre et des blessures profondes, béantes, que seul le régime en a l'effroyable secret, apparaîtraient. Il sera, alors, difficile de les soigner et les remèdes qui y seraient appliqués dans la précipitation aggraveront le cas.

Où est, mais où est donc la ville qui a été sélectionnée à être capitale de la culture amazighe ? Y a-t-on tout simplement pensé ? A-t-on envisagé au moins cette dimension, reconnue dans la Constitution après des combats homériques et des batailles infinies ? Est-ce Ghardaïa la martyre ? Ouargla qui depuis des années est dans la rue pour manifester ? Tamanrasset ? Adrar ? Tiaret-Tihert ? Relizane ? Bouira ? Sétif ? Guelma ? Biskra ? Oran- Wihran ?Tebessa-Thevest ? Tizi-Ouzou qui a dès les années 80 lancé les alertes pour imposer l'amazighité du pays ? Béjaïa, la jolie, l'élégante, ville de toutes les dimensions historiques et dont l'amazighité est savante, ouverte, cité de Ibn Khaldoun, Sadek Lebjaoui, Hassen El Annabi, où le mot poésie n'est nulle part mieux à l'abri ? Alger, peut-être...

Ça ne serait pas une mauvaise idée de célébrer dans les quartiers de Bologhine Ibn Ziri et de Mezghenna un tel événement. Pourtant, ça craint. Fort, jusqu'à l'angoisse, cette «Qounta» amie fidèle de l'Algérie. Les pouvoirs publics semblent avoir omis d'inscrire dans leur agenda un abri culturel pour l'amazighité.

Tlemcen pour l'islam et Constantine pour l'arabe et puis s'en vont. Pour le reste, rien à voir, circulez, allez voir ailleurs, si des responsables culturels s'y trouvent. Et voilà, c'est reparti pour l'exclusion, la discrimination, la bêtise, la haine de soi, l'amazighité étant, évidemment, la partie du corpus algérienn que l'on maltraite le plus. A la psychanalyse d'en décortiquer les causes. Alors même qu'elle est la dimension première, l'âme éternelle, celle sur qui le tout repose. Si aucune cité algérienne n'est éligible à être capitale de la culture amazighe, il faut s'arracher les cheveux, frapper la tête contre les murs et puis résister, militer, ne pas abandonner en cours de route jusqu'au jour J.

La Belgique, Etat fédéral, où les régions ont des pouvoirs réels, il serait inimaginable que l'exécutif central puisse lancer des projets genre Bruxelles, capitale de la francophonie ou Verviers, capitale germaine en oubliant les neerlandophones. Il tombera illico presto et sera amené à rendre des comptes aux citoyens pour son irresponsabilité et pour avoir divisé le pays... On ne joue pas impunément avec les composentes identitaires d'une nation. Elles sont assumées de bout en bout ou pas. Si elles ne sont pas prises en charge, toutes, sans exclusive, il y a un sérieux problème de gouvernance qui a empêché les pouvoir publics algériens d'organiser plusieurs manifestations, avec le même budget, qui prendraient en compte non pas seulement l'islamité, l'arabité et l'amazighité mais aussi son africanité et sa méditerraneité.Suggestions pour la route, «Tlemcen, capitale de la culture arabe», «Constantine, capitale de la culture amazighe», elle fut, Cirta, après tout, Béjaïa, capitale de la culture méditerranéenne, Tamanrasset, capitale de la culture africaine. Il y avait de la place par ce genre de projets. Encore faut-il avoir des responsables politiques configurés pour. Place donc aux ressentiments, aux blessures, à la colère et au désappointement...

De notre bureau de Bruxelles, Aziouz Mokhtari

A. M.

Vente-dédicace de Hend Sadi aux Ouacifs

Le café littéraire des Ouacifs et l'association culturelle Talettat organisent une vente-dédicace autour de l'essai de Hend Sadi, Mammeri ou la colline emblématique.

L'activité se déroulera, samedi à 10 h, au niveau de la Maison de jeunes de Ouacifs centre, en présence de l'auteur.

Actucuit

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS (EL-HAMMA, ALGER)
Samedi 28 février à 14h30 : L'association culturelle Nawafedh Thakafia organise une conférence intitulée «Etats des lieux des écrits satiriques en Algérie» présentée par le journaliste et chroniqueur Brahim Kara Ali et le nouvelliste et chroniqueur Saïd Ben Zerga et animée par le docteur en théâtre metteur en scène et critique théâtral Habib Boukhelifa.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE OMEGA (HÔTEL EL-AURASSI, ALGER)
Samedi 28 février de 14h à 18h : Le poète Ahcene Mariche présentera ses recueils de poésie en 4 langues : tamazight, français, anglais et arabe.

MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERIE DE TIZI-OUZOU
Samedi 28 février : Evocation Mouloud Mammeri.
Samedi 28 février à 10h : Vente-dédicace du livre *Meski* (édition Enag), animée par Mohamed Hammoutene.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
Samedi 28 février à 18h : Concert de Beihdja Rahal.

CAFÉ LITTÉRAIRE DE BÉJAÏA :
Samedi 28 février à 14h : L'auteur Younes Adli animera son café littéraire autour de son ouvrage *La Pensée Kabyle* au Théâtre régional Malek-Bouguermouh de Béjaïa.

GALERIE D'ARTS ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Samedi 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Chafa Ouzzani.

ESPACE LA BAIGNOIRE (3, RUE DES FRÈRES-OUKID, SQUARE PORT-SAÏD, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de février : Exposition collective de photographies «Chawari3 10x10».

GALERIE BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Mustapha Adane.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA BACHIR-MENTOURI (5, RUE BACHIR-MENTOURI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : L'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger, en partenariat avec la maison d'édition Synopsis, organise une exposition de livres.

MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-D. ROOSEVELT, ALGER)
Jusqu'au mois de mars : Exposition «Pouvoirs des perles d'Afrique» (collection de Tonia Marek).

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : 6e Festival international d'art contemporain.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN
Cours de langue italienne, inscriptions ouvertes : session janvier, février, mars 2015. Pour toute information :
Tél. : 021 92 38 73/021 92 51 91

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Samedi 28 février : Exposition de peinture «Emotion Plurielle» de l'artiste Fatiha Bisker.

GALERIE D'ARTS AICHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Samedi 28 février : Exposition de l'artiste Ahmed Mebarki.